



HAL
open science

”Symbole national ou emblème d’une faction? La politisation du maillot de la Seleção”

Armelle Enders

► **To cite this version:**

Armelle Enders. ”Symbole national ou emblème d’une faction? La politisation du maillot de la Seleção”. *Revue Politique et Parlementaire*, 2024, 1110, pp.97-102. hal-04722494

HAL Id: hal-04722494

<https://hal.science/hal-04722494v1>

Submitted on 5 Oct 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Symbole national ou emblème d'une faction ? La politisation du maillot de la *Seleção*

Armelle Enders
Professeur d'histoire contemporaine
université Paris 8-Laboratoire de l'Institut Français de Géopolitique (IFG Lab)

Longtemps sujet d'unanimité dans la société brésilienne, le maillot jaune de l'équipe nationale de football s'est fortement politisé depuis le milieu des années 2010 au point de devenir l'emblème d'une faction, celle de l'ancien président d'extrême-droite Jair Bolsonaro et du "bolsonarisme" dans sa version la plus radicale. L'article revient sur l'histoire de ce symbole national et de son annexion par les partisans d'un retour à la dictature militaire.

Le 4 mai 2024, Madonna, popstar planétaire et connue pour son engagement dans la lutte contre le sida et en faveur de la cause des LGBT+, achevait sur la plage de Copacabana à Rio de Janeiro au Brésil, la tournée célébrant ses 40 années de carrière. Le show, gratuit pour le public, présenté comme « historique » et destiné à battre tous les records a bénéficié d'une ample couverture médiatique internationale. Devant 1,6 million de spectateurs (peut-être 800 000 en réalité) et sous les caméras de la principale chaîne de télévision du pays, TV Globo, qui transmettait l'événement, Madonna concluait deux heures trépidantes par une parade dont le sens politique était manifeste.

Comme point d'orgue du spectacle, Madonna se mit à entonner son hymne fédérateur *Music* (« musique, qui rassemble les gens, la bourgeoisie et les rebelles »...) vêtue de son bustier iconique mis aux couleurs du drapeau brésilien (jaune, vert, bleu). Toute l'immense scène et ses écrans vidéo géants n'étaient plus alors que déploiement de vert et de jaune, tandis que la diva se livrait à un pas de deux transgressif avec Pablio Vittar, célèbre *drag queen* brésilienne, qui arborait le maillot jaune de la *Seleção*, l'équipe nationale de football, tout comme les danseurs qui gravitaient autour d'eux. Pour parachever le message, Madonna dessinait un « L » du pouce et de l'index, le signe de ralliement au président Lula.

La chorégraphie autour du maillot *auriverde* faisait figure d'exorcisme. Depuis les années 2010, le maillot de la *Seleção* s'est imposé comme une sorte d'uniforme distinctif et quasiment exclusif de la droite, puis de l'extrême-droite, brésilienne. Le quartier de Copacabana, où se déroulent les événements exceptionnels (Saint Sylvestre, messe du Pape, Rolling Stones, épreuves des jeux olympiques...) est considéré comme l'un des hauts lieux des partisans de l'ancien président d'extrême droite Jair Messias Bolsonaro et de ses idées. Copacabana et les 4 km de l'avenue Atlântida qui longe la plage est le théâtre des manifestations de ses supporters et la tribune d'où il les harangue dans l'ancienne capitale du pays. La sociologie du quartier est un bon résumé d'un segment emblématique de l'électorat bolsonariste : une population très majoritairement blanche, appartenant aux classes moyennes et supérieures, comprenant de nombreux retraités, dont beaucoup d'anciens militaires, sensibles aux thèmes conservateurs de l'ordre et de la "famille traditionnelle brésilienne", vouant aux gémonies tout ce qui n'entre pas dans ce cadre. D'où le sens d'une plaisanterie (non dénuée d'âgisme), qui fit florès la veille de ce spectacle littéralement hors normes : une vieille dame (*sic*) à Copacabana qui porte le maillot de l'équipe du Brésil et n'exige pas de dictature militaire, ne pouvait être que Madonna...

Cet épisode récent met en lumière deux phénomènes originaux. Le premier est l'élévation d'un maillot sportif au rang de symbole national aussi signifiant que les emblèmes officiels. Le maillot de la Confédération brésilienne de Football (CBF) a été hissé au rang du drapeau et de l'hymne national brésilien, voire est devenu leur métonymie. Le second est la politisation des symboles nationaux et particulièrement du maillot *auriverde*, annexé depuis 2013-2014 par la droite et l'extrême droite brésiliennes et victime de l'extrême polarisation du pays.

La "patrie en crampons"¹ : fabrication d'un symbole national et international

Au commencement, le maillot n'était pas jaune, mais blanc. Lors de la première apparition de l'équipe nationale du Brésil en 1914, les joueurs sont ainsi vêtus. Le football n'est alors rien de plus qu'un passe-temps pour les riches amateurs qui disposent de loisirs ; les compétitions internationales sont rares et les enjeux de celles-ci restent trop modestes pour associer la *Seleção* et la représentation de la nation, surtout quand les joueurs noirs commencent à y entrer en nombre. La *Seleção* conserve donc sa tunique blanche, assortie le plus souvent d'un short bleu et de chaussettes noires, pendant 40 ans et 4 coupes du monde.

Le hiatus entre ce maillot sans caractère et l'importance sociale et culturelle du football apparaît à l'occasion du plus grand traumatisme de l'histoire de ce sport au Brésil. En 1950, le Brésil organise la IV^e Coupe du monde dans sa capitale fédérale, Rio de Janeiro. Tout semble réuni pour couronner l'avènement d'un nouveau Brésil, en gestation accélérée depuis les années 1930. Ce Brésil, tourné vers la modernité, goûte à la démocratie depuis 1945 et entre peu à peu dans l'ère des superlatifs qui mobilisent les énergies. La capacité des architectes et des ingénieurs se mesure à la construction dans des délais contraints du plus grand stade du monde, le Maracanã, qui doit servir d'écrin aux exploits de la *Seleção* et lui permettre de remporter "sa" coupe². Le 16 juillet 1950, jour attendu de l'apothéose, la victoire de l'Uruguay sur le Brésil fait taire tout un peuple et le plonge dans une tristesse infinie.

La défaite fut imputée au malheureux gardien de but de la *Seleção*, Barbosa, qui ne s'en remit jamais, et à la tunique blanche qui avait porté malchance et dont on jugea qu'elle manquait de signification³. Un quotidien influent, *O Correio da Manhã*, bientôt rejoint par l'ensemble de la presse, lance alors un concours pour dessiner un nouvel équipement — maillot, short, chaussettes—, susceptible de "susciter une mystique autour de la sélection du Brésil"⁴. Le cahier des charges impose d'utiliser les quatre couleurs du drapeau national : le vert, le jaune⁵, le bleu et le blanc. Ainsi naît officiellement en 1953 le maillot "canari" au jaune dominant, le short bleu et les bas blancs, dont les triomphes allaient faciliter l'identification des Brésiliens à leur *Seleção* et le rendre légendaire dans le monde entier.

¹ Nelson Rodrigues (1912-1980), célèbre dramaturge, donna ce titre, *A Pátria de chuteiras*, au recueil qui contenaient ses chroniques sur le football entre 1950 et 1970.

² Voir Gisella de Araujo Moura, *O Rio corre para o Maracanã*, Rio de Janeiro, FGV, 1998.

³ Le Musée du Football, à São Paulo, consacre une exposition virtuelle à l'histoire du maillot auriverde. <https://museudofutebol.org.br/exposicoes/a-historia-da-camisa-canarinho-como-o-amarelo-ouro-passou-a-vestir-o-brasil/> consulté le 1^{er} juin 2024.

⁴ <https://artsandculture.google.com/story/DQWBCiIxN2jqKQ?hl=pt-br> Consulté le 1er juin 2024.

⁵ À l'origine, le vert était la couleur dynastique de la maison de Bragança, dont était issu le premier empereur du Brésil, Pedro, et le jaune était celle de la maison de Lorraine, famille de son épouse, l'impératrice Léopoldine.

1958, 1962, 1970 : l'apogée du mythe de la démocratie raciale

Ironiquement, c'est en bleu que le Brésil remporte en 1958 sa première coupe Jules-Rimet contre l'équipe de Suède, hôte du tournoi, qui jouait avec leur maillot jaune. Ce premier titre fut suivi d'un deuxième au Chili en 1962, acquis au détriment de la Tchécoslovaquie. En 1970, ce fut l'Italie qui succomba à la maestria *auriverde* au stade Azteca de Mexico. Le fait de terrasser des équipes européennes dans ces compétitions de plus en plus suivies à travers le monde revêt une importance considérable, au Brésil même comme dans l'ensemble de qui s'appelaient alors le "tiers monde".

La virtuosité du jeune Edson Arantes do Nascimento, dit "Pelé" (1940-2022) et de ses compagnons d'épopée—Garrincha, Vavá, Gérson, Tostão, Rivelino... consacre l'osmose entre le maillot de la *Seleção* et l'image d'un Brésil jeune, métissé, brillant, conquérant, auquel rien ne résiste. Par un retournement de l'histoire, dans le dernier pays occidental à avoir aboli l'esclavage (en 1888) et caractérisé par une évidente leucocratie, le premier Brésilien à acquérir une notoriété planétaire, le "roi" Pelé, est noir. Pelé sera d'ailleurs le premier noir à occuper un poste ministériel dans un gouvernement brésilien comme "ministre extraordinaire des sports" entre 1995 et 1999.

La domination brésilienne sur le football mondial au cours de la décennie 1960 met en avant les noirs, leur talent, leur élégance, leur imagination, leur capacité à gagner. Elle fournit la preuve qu'un pays noir et métis peut jouer les premiers rôles et inverser, avec brio, les rapports de force internationaux sur un terrain de sport. En pleine décolonisation, au plus fort des luttes en faveur des droits civiques aux États-Unis, au moment où le régime d'apartheid s'enracine en République Sud-Africaine, l'équipe du Brésil, métaphore de la nation métisse, matérialise la possibilité d'une cohabitation harmonieuse et fructueuse des races.

La *Seleção* dans la propagande de la dictature militaire

Le sacre de Mexico intervient au pire moment de la dictature militaire qui s'est abattue sur le Brésil en 1964. La présidence du général Emílio Garrastazu Médici (1969-1974) coïncide à la fois aux années fastes du "miracle économique brésilien" et aux "années de plomb" des persécutions politiques, de l'usage systémique de la torture par les organes de répression, des disparitions et des exils. Le gouvernement recourt aussi abondamment à la propagande pour vanter ses réalisations et la grandeur du géant brésilien, dont la *Seleção* est la meilleure expression. La joie et la fierté que procurent le troisième titre de champion du monde et cette équipe mythique ne parviennent pas entièrement à transcender les déchirements de la société brésilienne et l'opposition à la dictature fera grief à Pelé d'avoir prêté tacitement sa caution aux violations des droits humains perpétrés par le régime. La résistance passe par des clubs comme le Corinthians de São Paulo et des joueurs comme Sócrates ou Casagrande qui participent aux mobilisations pour le retour à la démocratie.

En 1984 notamment, les forces d'opposition parviennent à organiser les plus importantes manifestations qu'ait connu jusqu'alors le Brésil pour demander l'élection du président de la République au suffrage universel direct. Cette campagne se dote d'un signe de reconnaissance, un t-shirt entièrement jaune frappé de l'inscription *Diretas Já* ("des élections directes maintenant") qui ne rappelle que par sa couleur le maillot de la *Seleção*. Celui-ci se remarque

peu dans les foules qui se rassemblent lors des meetings gigantesques des *Diretas-Já* et chantent l'hymne national à gorge déployée⁶. La campagne est un échec dans l'immédiat, mais les militaires quittent le pouvoir en 1985.

La guerre des couleurs

De fait, la politisation affichée du maillot *auriverde*, quintuple champion du monde⁷, a lieu 30 ans plus tard et au seul profit des droites brésiliennes qui l'accaparent. Les deux grandes compétitions de football, coupe des Confédérations en 2013 et coupe du monde FIFA en 2014, dont le Brésil est le siège, s'inscrivent dans une conjoncture intérieure délicate. À l'approche du premier événement, en juin 2013, des manifestations spectaculaires — les plus importantes depuis celles des *Diretas-Já*— s'emparent des rues brésiliennes, d'un bout à l'autre du pays. Œcuméniques à l'origine, les cortèges deviennent au fil des jours de plus en plus hostiles au gouvernement de la présidente Dilma Rousseff qui a succédé à Luiz Inácio Lula da Silva en 2010 et s'apprête à concourir à un second mandat sous l'étiquette du Parti des Travailleurs (PT, gauche). À l'ouverture de la Coupe des Confédérations le 15 juin 2013, Dilma Rousseff, jusqu'alors très populaire, est si violemment huée que le président de la FIFA demande où est passé "le respect et le *fair play* brésiliens"⁸. La même scène se répète un an plus tard, avec encore plus de brutalité, lors de l'ouverture de la coupe du monde dans le stade des Corinthians à São Paulo, quelques semaines avant la campagne électorale 2014. Les spectateurs, en tenue de supporters de la *Seleção*, qui ont manifesté leur rejet de la présidente et du PT au pouvoir, ont une sociologie précise. Ils appartiennent aux milieux privilégiés qui peuvent s'offrir des places pour des événements exceptionnels et s'acheter le maillot officiel sous licence exclusive d'un équipementier célèbre.

Dès la réélection de Dilma Rousseff à la fin d'octobre 2014, les maillots *auriverde* fleurissent dans les nombreuses manifestations patronnées par les organisations de droite—tant par les partis d'opposition que par les nouveaux mouvements apparus sur internet et les réseaux sociaux—jusqu'à la destitution de la présidente obtenue en 2016⁹. Toute cette période hautement polarisée, entre une vision unanimiste de la société et une conception pluraliste, est marquée par une guerre des couleurs, le vert et jaune de la droite contre le rouge du PT, diabolisé jusqu'au ridicule¹⁰.

Le maillot *auriverde*, uniforme des factieux

Le maillot "du Brésil" est arboré comme l'uniforme du "parti du Brésil", celui des "bons citoyens" qui finissent par se regrouper derrière le député d'extrême-droite Jair Bolsonaro, vainqueur de l'élection présidentielle de 2018. Les couleurs du Brésil servent de support à la vindicte contre la politique et son personnel. Ce rejet du système politique se traduit par le

⁶ Une loi de 1971 encadrait très soigneusement l'utilisation du drapeau et de l'hymne national brésiliens. Le mouvement des *Diretas-Já* se les réapproprie peu à peu, en commençant par des interprétations de l'hymne.

⁷ Aux victoires de 1958, 1962 et 1970, déjà mentionnées, il faut ajouter celle de 1994 (aux États-Unis) et de 2002 (Corée-Japon).

⁸ <https://youtu.be/EVV1smHZx84?feature=shared> (consulté le 19 juin).

⁹ <https://www1.folha.uol.com.br/poder/2014/11/1542047-ato-em-sao-paulo-pede-impeachment-de-dilma-e-intervencao-militar.shtml?cmpid=menupe>

¹⁰ Le fait de posséder une automobile de couleur rouge pouvait susciter de l'hostilité. Une militante bolsonariste vit dans le soleil rouge du drapeau japonais un symbole communiste.

dégagisme dont le PSDB, parti de droite et du centre-droit et challenger traditionnel du PT, fait principalement les frais. Elles réactivent et soulignent les clivages socio-raciaux et les inégalités profondes de la société brésilienne.

Le bolsonarisme ayant avalé l'ensemble des forces conservatrices et réactionnaires du Brésil, il s'approprie le maillot *auriverde* comme symbole, avec l'appui de plusieurs stars du football, de Pelé à Neymar en passant par Ronaldinho Gaúcho. Ce soutien n'est guère étonnant. Au-delà de ces figures, également connues pour leur affairisme, le "mythe", comme le surnomme ses partisans, a séduit l'électorat évangélique, issu dans sa majorité des couches populaires et de la petite classe moyenne, qui est précisément le milieu où se recrutent les sportifs professionnels. Annexé par le bolsonarisme, le maillot de la *Seleção* est entraîné dans les aventures de sa faction la plus radicale, celle qui refuse le verdict des urnes et la victoire de Lula en 2022. Il est fortement présent dans les campements qui réclament une intervention des militaires et l'annulation des élections. Il est vu lors de la tentative de coup d'État du 8 janvier 2023 et de la dévastation des bâtiments du Congrès national, de la présidence de la République et de la Cour suprême.

L'annexion du maillot *auriverde* par des factieux qui remettent en cause le pacte démocratique a accentué le désamour de l'autre moitié des Brésiliens envers un équipement qui permettait autrefois d'éprouver des émotions collectives. Un autre maillot de la *Seleção*, de couleur bleu, est parfois porté pour manifester l'attachement à l'équipe nationale tout en signifiant l'opposition au bolsonarisme. La reconquête du maillot *auriverde* passe par sa dépolitisation. Elle promet d'être aussi longue que l'apaisement des tensions qui déchirent le Brésil.